

NOVALIS

Lettre bimestrielle n°81 – juin-juillet 2019

Documents biographiques
Documents littéraires et témoignages



Novalis (1772-1801)

**DOCUMENTS LITTÉRAIRES
ET TÉMOIGNAGES**

11 Juin 1927

L'ALSACE FRANÇAISE

469

**THÉOPHILE GAUTIER
ET LES ROMANTIQUES ALLEMANDS**



C'est un rapprochement que l'on n'a pas accoutumé de faire : Théophile Gautier, amoureux du Verbe, pur ciseleur de camées et les plus fuyants, les plus nostalgiques parmi les romantiques d'outre-Rhin : Tieck ou Novalis. Nous voudrions le tenter, non point pour nous livrer au jeu, toujours un peu vain, des comparaisons, mais pour montrer le lien subtil et profond qui relie les romantiques de tous pays.

Ce lien, chacun le sait aujourd'hui, en dépit des manuels littéraires, est de nature psychologique : le romantisme n'est pas une école, ni une formule : c'est un état d'âme. Quoi de commun, si l'on pense à la préface de *Cromwell*, entre le romantisme français et le romantisme allemand ? Mais le « mal du siècle » cas un peu spécial de ce que les Allemands appellent *Sehnsucht*, Loti « nostalgie » et Mme de Noailles « désir », nous apporte le fil qui mène de Schlegel et de Hoffmann à Chateaubriand, au Sainte-Beuve de *Volupté*, à Baudelaire, au Wagner de *Tristan*, et à certains modernes, comme Barrès, dont l'enveloppe classique dissimule à peine le fond de sensibilité romantique.

Il est curieux que l'on classe couramment Gautier en dehors de cette lignée : parnassien avant l'heure, sculpteur de belles formes, cœur impassible, telles sont les épithètes dont l'adorne une critique volontiers routinière et qui n'aime point aller au fond des choses. Tous, cependant, ne n'y sont pas trompés. Sainte-Beuve déclarait que *Mademoiselle de Maupin* dépasse la *Confession d'un enfant du siècle* par la précision d'une psychologie toute personnelle et l'exaltation morbide des sentiments ; et Paul Bourget a noté ce trait du caractère de Théo, trait par lequel son héros d'*Albert* s'apparenterait, par exemple, à certains personnages de Tieck : Sternbald¹ ou Lovell².

Ils présentent les mêmes symptômes du « mal » romantique : mélancolie suivie d'inquiétude, « tourbillon sans motif » ou « élan sans but » ; irritation fébrile à laquelle succède la plus plate atonie. Mais, tandis que chez Tieck, la mélancolie semble jouir d'elle-même et se complaire à de flatteuses visions, elle enfante, chez Théo d'Albert, des rêves ardents et impérieux.

« Mes désirs sont tellement violents s'écrit le héros de *Mademoiselle de Maupin*, que je m'imagine qu'ils feront tout venir à eux comme un aimant doué d'une grande puissance attire à lui des parcelles de fer, encore qu'elles en soient fort éloignées. C'est pourquoi j'attends les choses que je souhaite, au lieu d'aller à elles. »

C'est là une formule de la nostalgie, beaucoup plus catégorique que celle de Tieck-Sternbald, laquelle est à demi-résignée et s'adonne à des rêves doucement indécis.

« Pourquoi languir ? » – pourquoi désirer ? Toutes les larmes – Ah ! s'en vont – dans le lointain – où elles croient que sont – de plus belles étoiles. »

Sous cette forme un peu puérile, le poète allemand exprimait l'attrait de l'inconnu et la délectation d'une âme désabusée, qui aime sa tristesse et renonce à maîtriser la vie. Chez d'Albert, ces désirs violents qui voudraient, par leur seule force, mouvoir le monde, ne font-ils pas penser à cet « idéalisme magique » formulé par Novalis ? Selon le rêve du subtil métaphysicien-poète, un jour doit venir où les états de conscience, idées ou désirs, auront une puissance telle qu'elles se transformeront immédiatement en réalités. Mais nous n'en sommes pas encore là, et cette disposition

¹ [Cf. Marcel Brion, « Le voyage de Franz Sternbald de Ludwig Tieck », in *L'Allemagne romantique*, III, Albin Michel, 1977.]

² [*William Lovell* est un roman par lettres, achevé en 1796. « Lovell est Tieck », écrit Marcel Brion, « dans la mesure où le comédien est le personnage qu'il joue ; et c'est en comédien autant qu'en romancier que l'auteur a composé ce livre... », cf. Marcel Brion, *L'Allemagne romantique*, II, Albin Michel, 1963.]

d'esprit, si nous la transportons hors du domaine spéculatif qui était celui de Novalis, ne peut créer qu'un sentiment bizarre, morbide, qu'il faut qualifier : l'attente du miracle ? Écoutons les paroles de Théo d'Albert :

« J'attends que le ciel s'ouvre et qu'il en descende un ange qui me fasse une révélation, qu'une révolution éclate et qu'on me donne un trône, qu'une Vierge de Raphaël se détache de sa toile et me vienne embrasser, que des parents que je n'ai pas meurent et me laissent de quoi faire voguer ma fantaisie sur un fleuve d'or, qu'un hippogriffe me prenne et m'emporte dans des régions inconnues ».

Il ne faudrait pas que la pointe d'humour dont s'orne cette fantaisie nous fit méprendre sur son sens véritable : ici se révèle un des traits essentiels de l'âme romantique. Le désir que rien ne contente en vient à souhaiter l'impossible : il fait plus que le souhaiter, il l'appelle, il l'attend. C'est un état qui se rapproche de l'hallucination, de la folie. Généralement, ceux qui le subissent s'en défont, en passant du plan de la vie réelle au plan de la poésie. Ne pouvant vivre le miracle, ils l'imaginent. Ainsi s'explique le goût du merveilleux : le merveilleux qui, comme procédé romantique, tient une si grande place dans le romantisme, et que beaucoup d'entre nous n'apprécient point, ignorant l'état d'âme qui l'engendra : l'auteur du *Roman de la Momie*, comme celui du *Gestiefelte Kater* [*Le Chat botté*], fut un de ces dégoûtés qui cherchent dans des imaginations fantastiques un stimulant que la réalité leur refusait.

Comme Tieck, comme Eichendorff, comme Chateaubriand ou Loti, Gautier ont le goût des voyages ; les horizons lointains sont des aliments dont se nourrit la nostalgie : et n'est-ce pas précisément, à ce trouble qu'elles éprouvent devant leurs lignes bleuâtres, que l'on reconnaît les sensibilités romantiques ? Par-delà cette courbe fuyante de l'horizon, le désir s'élançait ; il pressentait de multiples merveilles. Et parfois, pour atteindre ce bonheur dont on est avide, on cède vraiment à l'attraction de l'horizon ; c'est comme un mirage, non vu, mais deviné, vers lequel des pas se dirigent ; on regarde de nouveaux ciels, et c'est toujours l'inconnu qui doit combler votre cœur.

« O douce joie du voyage, s'écrie Sternbald, sur le point de se fixer des lointains mystérieux, faut-il que je renonce à vous ? » Plus désabusé, Gautier fait dire à son héros : « Pour moi le tour du monde est le tour de la ville où je suis ». C'est que, chez lui, la nostalgie ne se nourrit pas d'elle-même ; elle ne caresse pas l'illusion ; elle est le désir d'une beauté qu'il voudrait réellement voir, et qu'il sait introuvable.

« Tout cela n'empêche pas, ajoute son héros, qu'il me faille absolument une maîtresse ». Faut-il croire, avec Mme Ricarda Huch, analyste complaisante, et parfois cruelle du romantisme, que « toutes ces tortures de l'âme, ces pensées titanesques, cette façon de secouer les portes de la connaissance, tout cela au fond, n'était qu'un spasme du désir sensuel. Pour se satisfaire, il ne fallait pas fuir au ciel des idéals, mais se reposer dans les bras de la première fille ».

Tieck semble lui donner raison, lui qui ne craint pas d'écrire :

« La vie n'est rien, si l'on n'en jouit de la façon la plus brute et la plus sensuelle ; le reflet de la volupté tombe sur tous les objets, et colore les moins intéressants de son éclat doré ».

Mais nous touchons ici au point où Gautier s'écarte le plus des romantiques allemands ; malgré que les uns et les autres exaltent l'amour des sens, il y a un abîme entre sa passion, toute méditerranéenne, de la beauté des corps et le culte germanique de la femme, où un sensualisme violent se complique de mysticisme et d'idéologie. Non moins étrange qu'un certain mélange de barbarie et d'enfantillage apparaît aux esprits latins la prétention d'associer la connaissance métaphysique aux désirs amoureux. Novalis en vient à confondre sa fiancée avec la sagesse (Sophia), et le tourment transcendantal de Faust se dissipant au regard de Marguerite est d'une naïveté qui nous étonne. Un d'Albert, s'il se sent inquiet, n'imagine pas qu'il lui manque une petite fleur bleue ou le secret de l'univers ; il sait, il dit carrément : c'est une belle femme dont j'ai besoin.

Son tourment ne provient que de l'exigence de son sens esthétique. Son désir ne peut s'arrêter que sur un modèle parfait. Il ne se laisse pas consoler, tromper, amuser par n'importe quelle maîtresse. Par-delà les plaisirs qu'il connaît, il souhaite d'autres plus délicats et plus sublimes, qui lui donneraient seuls des objets difficiles à trouver, femmes d'une beauté irréprochable, entourage splendide, luxe du ciel, de la demeure, des meubles, de la parure. Au fond Gautier, comme Flaubert, est un nostalgique du beau. Il va même jusqu'à dire : « Ce qui est beau physiquement est bien, tout ce qui est laid est mal. Voilà où se réduisent toutes mes notions morales ».

Il serait aisé de prouver que cette affirmation a quelque chose d'une boutade. L'« immoralisme » est cependant l'une des caractéristiques les plus curieuses, sinon de Gautier lui-même, du moins de son héros préféré, et ce trait va nous fournir des analogies frappantes avec Tieck.

« Lorsque Lovell, encore enfant, écrit celui-ci, gravissait une montagne avec son ami, une tentation irrésistible le prenait de le précipiter dans l'abîme et finalement il le prenait dans ses bras en fondant en larmes. »

Il y a apparemment, plus qu'une nuance, entre cette affirmation et celle de Gautier, à qui il semble « qu'il ne se ferait pas le plus léger scrupule de pousser du pied dans un précipice les gens qui le gênent, s'il marchait sur le bord avec eux ». Mais ces deux phrases, si ressemblantes dans la forme, ne procèdent-elles pas d'une disposition pareille : celle d'une conscience en quelque sorte vide, où toutes les idées qui la traversent tendent à la réalisation avec une force irrésistible, celle du vertige ?

Car telle est bien l'une des marques de la psychologie romantique : certains critiques diraient de la pathologie romantique : l'insensibilité dont on a accusé Gautier, et dont il s'est plaint lui-même avec une belle franchise n'est qu'une des formes de cet égoïsme dont souffrent tous les hommes de cette race : Gautier ne diffère des autres que parce qu'il l'avoue, alors qu'ils drapent leur sécheresse de cœurs dans les oripeaux d'un faux idéalisme et d'un prétendu sentiment. Absence de sympathie, manque de vibration avec autrui, telle est leur lacune : Tieck nietzschéen avant l'heure, prétendait que la pitié consiste à « tirer de la volupté des larmes », il se sentait seul dans l'univers, au point que « la terre, par moment, lui apparaît comme un sombre royaume d'ombres ».

De même Gautier :

« La vue d'une femme ou d'un homme qui m'apparaît dans la réalité ne laisse pas sur mon âme des traces plus fortes que la vision fantastique d'un rêve : il s'agite autour de moi un pâle monde d'ombres ».

La rencontre des sentiments est si parfaite, qu'ils s'expriment à l'aide des mêmes mots, ainsi lorsque Gautier et Tieck voudront dépeindre ces impulsions étranges qui envahissent, par moment, leur conscience et leur âme, et tiennent lieu de volonté :

« Quelque chose est en moi, dit encore le premier, que je sens obscurément à une grande profondeur, qui me fait agir sans ma participation ».

Et Tieck :

« Mon âme réside dans une lointaine profondeur, une sombre voûte, elle est là, seule, come un ange emprisonné... Que puis-je faire pour mon âme qui demeure pour moi comme une énigme indéchiffrable ? »

On pourrait poursuivre le parallèle, ou plutôt les correspondances ; en demeurant chez Tieck, on trouverait une

certaine qualité d'humour à laquelle Gautier n'est pas étranger ; chez Hoffmann, on découvrirait un mélange de fantastique et de grotesque ; chez Hölderlin, un culte de la beauté antique qui allait chez le poète d'*Emaux et camées*, jusqu'au fanatisme.

Puisqu'il faut nous borner à de brèves indications, retenons seulement quelques signes communs à tous. Nous avons parlé de désir, de nostalgie. Un autre mot revient sans cesse à la bouche des romantiques :

« L'impossible, disait Gautier, m'a toujours plu ». Des critiques sans indulgence soutiendront que le goût de l'impossible est un aveu d'impuissance ; et ils en feront la preuve avec nos romantiques eux-mêmes montrant chez l'un le dégoût, ou le mépris de l'amour par impuissance d'aimer ; chez l'autre un orgueil maladif, par impuissance de dominer ; chez beaucoup la recherche des formules d'art excentriques et stériles, par impuissance de créer. Quoi qu'il en soit, ce goût de l'impossible tient une place dominante chez ceux qui nous occupent, et nous les voyons faire des efforts désespérés pour le contenter ou pour y échapper.



Novalis, coupant tous les liens avec la vie, se réfugie dans une atmosphère mystique où son désir de l'impossible se satisfait en façonnant des légendes, ou en se livrant aux ferveurs de la religion. D'un mal, Tieck veut faire un bien ; il proclame que la nostalgie est une volupté, que le bonheur relatif où l'on peut atteindre est plutôt d'écouter sans cesse la voix décevante du désir que de se poser des bornes. Le mirage auquel le voyageur obéit conserve encore un charme si l'on sait qu'il est mirage ; car il reste en un coin caché du cœur une croyance au merveilleux possible, au bonheur insensé qui peut vous tomber un jour, ainsi qu'un gros lot, on ne sait d'où.

Gautier ne s'est pas enfui, comme Novalis, dans un monde d'arabesques et de songes ; il aimait trop les beautés de cette terre. Il n'a point nourri, comme Tieck, la petite flamme d'un désir qui renonce à demi, devient sans but, et dont on jouit puérilement, parce qu'il donne d'agréables secousses. Pour assouvir son trop ardent besoin de beauté, il a parcouru des pays aux somptueux monuments, aux couleurs éclatantes ; il a taillé des phrases, ciselé des vers auxquels il a donné la splendeur qu'il aimait ; il a pris pour héros, pour sujets de ses histoires des personnages fastueux, de fabuleuses aventures, lointaines dans le temps et l'espace, et que sa fantaisie ornait. Qui dira jusqu'à quel point, en sculptant ses camées, en contemplant les palais de Grenade, il apaisa sa nostalgie ? Il souffrit peut-être de ne pouvoir mouler des corps, harmoniser des couleurs, de n'être pas un grand sculpteur ou un grand peintre et qui sait s'il ne faut pas chercher dans cette aspiration, dans ce regard le secret de son âme « romantique » ?

René Lauret³



LA WARTBURG

PAR LA COMTESSE IDA DE HAHN-HAHN

15. *La résolution.*

« Brunehild, ma bien-aimée, ouvre-moi la porte de ta chambre ; accorde-moi un dernier adieu : bientôt nous allons nous séparer. » –
« Est-ce toi ? – oh ! mes yeux, cessez de répandre des pleurs ; et puisiez dans les siens le courage de vivre. » –

« Ma chérie, pour quelques heures encore que le même toit nous abrite, car tu n'es pas obligée de me suivre. Mais j'irai bien loin encore quand la lutte des chanteurs sera terminée. » –

³ [Agrégé d'allemand, journaliste – responsable du service de politique étrangère au *Monde* de 1944 à 1953 – essayiste, René Lauret (1882-1975) a publié, en 1960, *Notre voisin l'Allemand, deux peuples s'affrontent...*, aux Nouvelles éditions latines, sans doute son principal ouvrage.]

Allons donc, fuyons sur les rivages les plus lointains. Nous y trouverons des fleurs, une étoile nous y conduira. » – Non, non. – Ton étoile brille au paradis, et la mienne scintille d'une lumière semblable aux clartés de l'enfer. » –

« Pour Dieu ! qu'est-il arrivé ? – La mort te menace-t'elle, Henri ? » – « Oh ! non, je verrai encore bien des aurores. Je sortirais vainqueur du combat, grâce à l'art de Klingsor ; mais aussi je dois me dévouer à son service.

« Il me conduit et il en a le droit, dans le lointain pays, de la Hongrie ; je suis enchaîné à lui, Brunehild, je suis son esclave. » – « Comment un homme a-t-il osé te ravir ta liberté ? Mais je te suivrai partout comme ta servante. » –

« Et si ton frère succombe dans sa lutte avec moi ? » – « Je suivrai tes pas en pleurant. » – « Et si, misérable esclave, on ne me rend jamais la liberté ? » – « Alors je partagerais tes fatigues. » –

« Et si je ne vois de salut que dans une mort prématurée ? » – « Ce sera pour moi le signal de la réunion. » – « Et si alors je vais en enfer ? » – « J'irai avec toi en enfer, je ne te quitterai jamais, ô Henri. »

16. *Le combat.*

Le landgrave est assis, sombre et pâle, sous un dais de pourpre ; la Comtesse n'est pas auprès de lui, et pas une femme ne paraît dans la salle. Les Minnesänger et les chevaliers forment autour de lui un cercle immobile. Les écuyers et les valets avancent la tête pour voir et pour entendre. Et au milieu de la salle sont les combattants, tous deux couverts de vêtements magnifiques, l'un grave et fier, l'autre pétulant comme un démon. Et derrière eux, enveloppé d'un manteau rouge, le bourreau ; et plus loin encore, à moitié caché par un pilier, Klingsor, le mauvais génie. Tous attendent la première heure et le premier mot qui va sortir de la bouche du chanteur.

OFTERDINGEN

Le chant des fées.

Légers enfants de l'air, nous voltigeons, les bras enlacés, au-dessus de la terre humide, couverts d'une robe éthérée, survivant à tous les temps, comme le soleil à chaque jour ; car les fées ne

suivent pas les mondes dans leur chute.

Où les femmes brûlantes de l'Espagne prêtent l'oreille à un chant d'amour, il fallait voir nos jeux. ~Nos voix murmuraient de douces paroles. Quand le noble et fier chevalier veillait pour la maîtresse de son cœur, nous lui faisons passer à la jalousie plus d'une nuit pleine de délices.

Nous murmurions dans les branches du myrte, nous gémissions dans le nid de la tourterelle, nous lui montrions partout les plaisirs et les joies de l'amour. – Et même dans le Nord couvert de frimas, où commandait la puissance des Druides il y a eu aussi place pour nous ! C'est l'aurore à côté de la nuit. –

Quand le doux éclat de la lune sourit à la terre, c'est le reflet de notre chevelure qui brille dans les ombres. Si sur un ciel d'hiver étincelle une aurore boréale, c'est que nous tournons nos agiles fuseaux. –

Une étoile tombe-t-elle du ciel ? – Ah ! c'est que dans nos joyeuses danses, une fée a glissé en courant. La neige – ce sont les fleurs effeuillées de nos couronnes, que l'air de la terre change en glace. –

Les zéphyrus qui se jouent dans le feuillage des buissons, ce sont les fées qui se balancent sur la branche pleine de sève. Si aux millions de branches des myriades de boutons éclosent, c'est que la reine des fées a besoin d'un bouquet pour ses fiançailles.

Quand les soupirs du rossignol retentissent dans le bosquet silencieux, c'est que notre reine a besoin d'accord languissants pour le festin de noces. Si les brises embaumées sont éveillées par le souffle du vent d'ouest, c'est que, un aimable sourire sur les lèvres, elle se dirige vers la sainte chambre nuptiale.

Si la molle langueur de l'amour vous enivre de délices, si les duos voluptueux brûlent vos cœurs, si vos lèvres cherchent en frémissant des joues de roses, ou la tendre neige d'un beau sein, – c'est que vous rêvez d'une fée.

La main des fées file la trame de vos jours, elles jettent sur votre sombre vie le reflet de leur éclat divin. Mais le bonheur qui vous échoit en partage ici-bas... hélas ! pauvres mortels, il est plus fugitif que la trace d'une fée.

ESCHILBACH.
Hymne d'amour.

Silence, oh ! silence ! – cessez vos chants pleins de désirs et de contes étrangers ; ce qui plait au vulgaire ne touche plus mon cœur. Les vagues mugissent tant que la tempête les soulève, mais quand l'ouragan a passé, quand le zéphyr arrive, le flot ne fait plus que jouer.

Amour, doux messager du ciel ! tu répands le doux éclat de l'aurore sur le sentier de la vie. Deux tendres colombes tirent sans peine, en poussant de doux gémissements, ton merveilleux char d'émeraude, qui s'élève dans l'éther entouré de lumière et de vapeurs.

Tu construis des ponts d'or, qu'aucune autre main ne bâtirait, et tu donnes aux regards enivrés un charme qu'ils ne possédaient pas ! En voyant que de joies, que de plaisirs, que de délices tombent comme la rosée printanière, une émotion ineffable saisit le cœur à faire mourir.

Merci à toi, qui nous donnes les larmes ! – Ainsi pleure une Belle journée, éprise d'un brûlant amour pour l'astre bien-aimé qui a disparu ; – et ces douces larmes reposent sur la prairie ; c'est la rosée que le soleil du matin rendra resplendissante de lumière, heureux de voir son image se réfléchir en elle.

Mais à toi, ô cœur plein de miséricorde, ange au magique sourire ! – Au lieu de supporter seul mon triste sort, je t'ai apporté mes douleurs en partage ! Comme la tempête dans une prairie couverte de vapeurs, j'ai durement brisé toutes les fleurs de ta vie, j'ai fait couler tes larmes, douces comme la rosée de mai.

Pardonne-moi ! Et retiens bien dans ton cœur ce vieil arrêt du destin que les nuages peuvent obscurcir, comme les étoiles du ciel, mais qui n'en durera pas moins éternellement. Il est plus doux de supporter les douleurs qui assiègent l'existence, – plus doux d'être malheureux en aimant, que de n'avoir, pendant toute sa vie, ni pleuré ni aimé.

.....

Et maintenant, taisez-vous, accords terrestres ! silence, chants passagers du génie mortel ! Je sens ma poitrine qui se dilate ! ô !

laisse-moi chanter comme autrefois tes louanges, Seigneur, les louanges de toi seul ! Que puis-je désirer de plus beau que des palmes et des lis ! –

Je ne veux point pour tous les biens de la terre, pour la vie, pour une gloire d'un jour, te renier – ô toi qui dans ton amour m'as créé poète ! toi qui m'a dit, en me bénissant : Va, chante en tous lieux mes louanges, – devant les anges et les hommes !

Le diamant, tu me l'a dis, ne doit point être caché, si l'on veut que chacun en admire l'éclat : je le porte sans ornement et seul. Je ne puis l'enchâsser dans la pourpre et l'or; où de purs diamants brillent, on leur paye aussi un pur tribut d'admiration. –

Dans la haute et majestueuse cathédrale, couverte de tableaux et pleine de colonnes, dont les voûtes imposantes resplendent d'une lumière magique qui leur arrive par les vitraux d'azur, – l'œil est ébloui ! – Mais l'âme est-elle édifiée ? –

A l'autel sans ornement, pauvre, sans tableau, sans cierge, sans guirlande, l'Éternel se dévoile ; la foi ne se réveille pas au milieu de l'éclat. Mon cœur est une simple chapelle qui n'attire jamais les regards, – la lampe éternelle qui y brûle, ô Seigneur, c'est mon chant.

Les connaissances de l'homme sont bornées, bornés sont ses efforts ! – Les mondes enflammés roulent dans l'espace... l'âme qui les admire obéit à sa divine vocation : aimer Dieu dans ses œuvres, c'est le culte des intelligences !

Mais hélas ! que de fois l'œil redescend, baigné de larmes, de la hauteur des sphères, forcé de reconnaître qu'il est des bornes qu'il ne peut franchir !

De même qu'autrefois, les mains pleines de riches présents, les rois se sont prosternés avec humilité devant l'étoile de Bethléem, pour lui rendre hommage, laisse-moi t'offrir mes chants pieux, ô mon Dieu ! c'est mon unique bien !

Un silence profond règne dans l'assemblée, pas une lèvre ne témoigne son approbation, mais d'autres témoins veillent ; on entend les roulements d'un tonnerre lointain. Et sur Henri, si hardi,

tous les regards se tournent avec inquiétude, car en lui se trahit une sombre horreur. Il fait résonner avec violence les cordes de son luth, et la douleur et le dédain dans les yeux, les mots s'échappent de sa bouche sans sens et sans harmonie. Les assistants tremblent d'inquiétude, la force des âmes se brise, car les coups de tonnerre retentissent comme à l'approche du Jugement dernier.



La forêt de Thuringe depuis la Wartburg, photo : Jean Moncelon.

Alors Henri cherche à retrouver son ancienne énergie. « Pourquoi trembler comme un enfant devant la lueur des éclairs ? – Sais-je s'ils ne m'apportent pas la couronne et la victoire, s'ils ne me porteront pas sur le trône où mon âme aspire ? –

« Je veux vaincre, vaincre, vaincre ! Et dût ma vie se briser, je ne crains pas de lutter avec Dieu ! » –

A l'instant, retentit un fracas épouvantable, la foudre tombe, elle siffle en tournoyant dans la salle. Puis tout devient silencieux comme un tombeau. Des éclairs serpentent étincelants dans l'obscurité. – Partout règne une nuit profonde. On se hâte d'apporter des flambeaux.

« Où est Henri d'Ofterdingen ? » –

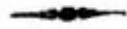
Eschilbach, prêt à continuer la lutte, était seul au milieu de la salle.

« Où a disparu Klingsor ? » –

Jamais on ne put les retrouver ni en découvrir la moindre trace. – Alors les portes s’ouvrent et la comtesse entre : « Voyez-vous bien cette lumière dans l’église, sire Wolfram ?

« Entend vous retentir le *De Profundis* ? – Savez-vous bien ce que cela signifie ? – C’est la plus belle des belle, votre sœur Brunehild, que l’orage a choisie ; – et la gracieuse fleur a été brisée sur sa tige.

Hélas ! la malédiction du Ciel a présidé à cette lutte coupable. A genoux, poètes et chevaliers! priez pour la victime... et du voile de la pitié couvrez à jamais son triste souvenir. »



LE ROMANTISME ALLEMAND D'APRÈS GUERRE

dans l'œuvre de LEOPOLD ZIEGLER

Nous savons que M. Ziegler, qui voit dans le romantisme une des plus certaines manifestations de la mission religieuse allemande, admet, lui aussi, l’existence d’un savoir primordial qu’il définit d’ailleurs de façon beaucoup plus prudente et qu’il situe dans les régions subconscientes de la pensée humaine : paillettes d’or parmi les limons de l’amoralisme originel. Pour les romantiques allemands qui développaient vers 1800 leur mystique conception du monde, la « nuit » était le symbole de ces régions inexplorées de l’âme humaine où vit le souvenir d’une antique alliance avec la déesse Nature ; c’est en ce sens que Novalis écrivit ses *Hymnes à la Nuit*. Le « côté nocturne » de la Nature a préoccupé tous les Allemands représentatifs de ce temps, et trouvé place dans le livre de Mme de Staël. Pour M. Ziegler, l’humanité a réellement vécu, pendant de longs siècles, sous le signe de la Nuit créatrice et divine. C’est à Schelling, le philosophe du romantisme par excellence, qu’il a demandé d’abord quelques lumières sur ces lointains mystérieux de l’histoire humaine.

La *nostalgie romantique*, écrit-il en propres termes, s’est emparée de cette science toute moderne, la mythologie comparative. Et si, durant le dernier tiers du XIX^e siècle, la pensée allemande s’abandonne sans résistance au torrent de l’historisme, dont les résultats sont destructeurs de la vie, elle est maintenant, par la grâce

de la mythographie comparée, en voie de retrouver son indépendance vis-à-vis de l'histoire. L'historisme qui menaçait la virilité de nos races, est désormais repris en sous-œuvre par des fondations *métahistoriques*. « Qu'appelons-nous romantisme allemand, *notre* romantisme, peut-on lire dans le *Saint Empire* (II, 318 et suiv.) ? Une promesse de dominer l'histoire au moyen de ses propres données. Le romantisme, qui d'abord affina le sens historique en ses adeptes, l'a conduit ensuite au delà de lui-même en tendant puissamment son attention vers un état primitif antéhistorique et *surhistorique* (?) dans lequel le temps prend les caractères de la *surtemporalité* ! » Mais la métaphysique, objectera-t-on, est-elle bien à sa place en ce domaine ?

C'est à tort et de façon superficielle, reprend M. Ziegler avec pleine raison cette fois, c'est à tort qu'on a trop souvent considéré le romantisme allemand comme une restauration chrétienne ou même catholique romaine. Il ne l'est que par son primitivisme et peut devenir toute autre chose encore s'il accepte de remonter plus haut que deux mille ans dans son effort pour s'assurer l'alliance de la déesse Nature. Du paganisme méditerranéen il a su (par l'hellénisme romantique) et saura (par la voie que je vais indiquer), obtenir une sublime et très séduisante espérance d'humanité transformée. Dans l'œuvre de Schelling, en particulier, on ne constate rien de cette haine mal raisonnée contre le christianisme qui a gâté certains livres de Nietzsche.

Les deux aspects païen et chrétien, de la religion européenne sont honorés, considérés comme proches parents l'un de l'autre, le christianisme ayant réussi une refonte, jamais une expulsion du paganisme. Il nous reste à construire la troisième alliance, après l'ancienne et la nouvelle. Ce sera une religion accueillante qui, par un mouvement dialectique de la pensée moderne, englobera, synthétisera les deux précédentes.

Schelling enseignait déjà⁴ que le Savoir primitif repose sur la notion de deux principes antagonistes de la vie l'un, féminin, qui est la Nuit, l'autre, masculin, qui est le jour ou le Soleil ; tous deux d'abord également estimés, puis prenant successivement la prépondérance, mais la Nuit, la première en date. Selon M. Ziegler, ce dernier aperçu a été solidement confirmé depuis lors par un ouvrage important d'histoire primitive, le *Matriarcat (Mutterrecht) de Bachofen*⁵. Singulier personnage que ce savant, généralement passé

⁴ En particulier dans son discours académique du 12 octobre 1815 sur *Les divinités de Samothrace*.

⁵ [Johann Jakob Bachofen, né à Bâle en 1815, est mort le 25 novembre 1887. Dans sa préface de *Mutterrecht*, il écrit : « Le droit familial de la gynécocratie est en opposition non seulement avec notre conscience moderne, mais encore

sous silence par les professionnels de la préhistoire, en dépit des immenses services que leur ont rendus ses travaux. Il vécut à Bâle en même temps que Burckhardt et Nietzsche, mais sans se rapprocher d'eux. *Il appartient de près au romantisme allemand dont il achève l'œuvre*, écrit M. Ziegler dans son *Saint Empire* (II, 336), *sorte de Jean-Jacques du XIX^e siècle, prêchant le retour à la nature de la façon la plus allemande qui soit*, et présentant le mythe comme la source inépuisable de la religiosité humaine:

Bachofen accepte les suggestions de Schelling sur les religions nocturnes initiales et croit pouvoir établir que, nous autres fils du Jour et du Soleil, nous sommes, en tout, dialectiquement *contradictaires* à ces mystérieux Pélasges dont les Grecs nous ont conservé la *mémoire*. Ceux-ci préféraient en effet la gauche à la droite, la passivité à l'action, la nuit au jour, la lune au soleil, la mort à la naissance, les trépassés aux vivants, le passé au futur, le deuil à la joie, les cadets aux aînés, la courbe à la droite, la ligne de succession sororale à la fraternelle, etc. A mon avis, le stade cultural un peu arbitrairement défini de la sorte se retrouve partout sur le globe : il semble marquer une étape de la mentalité humaine. Nos ancêtres celtiques offraient, eux aussi, des sacrifices humains à la lune, plus puissant magicien que le soleil ; les trépassés ont été jugés fort généralement plus puissants que les vivants ; le vieux droit germanique a des traces de succession sororale ; enfin, l'espagnol Zurita qui écrivit pour Charles-Quint une relation des mœurs américaines, montre les Indiens préférant, eux aussi, la mort à la naissance et, par dure expérience de la vie, présentant le deuil comme l'état normal de l'homme.

Quoiqu'il en soit, Bachofen souligne principalement la préférence des Pélasges pour la triade Mère-femme-nuit, opposée à Père-homme-jour ; préférence qui les conduisit à mettre l'accent sur la féminité dans tout ce qui est, et, de là, les découvertes de Freud sur le symbolisme sexuel compliqué qui resterait imprimé depuis ce temps dans notre mémoire subconsciente. Aussi les mystères de Samothrace, étudiés par Schelling comme ayant continué de traduire les espoirs de salut de cette humanité pélasgique et son aspiration vers la grâce divine, consistaient-ils, selon toute

avec celle de l'antiquité. A côté de la civilisation grecque, nous voyons surgir un autre ensemble social plus primitif, dont fait partie le matriarcat, et qui est seul capable de nous le rendre compréhensible. Tous mes efforts ont pour but de mettre l'époque gynécocratique en lumière, de la décrire et de lui assigner la place qui lui convient entre l'âge des civilisations les plus primitives et ce que l'on nomme antiquité. » Cf. J.J. Bachofen, *Du règne de la mère au patriarcat*, pages choisies par Adrien Turel, Alcan, Paris, 1938, réédition aux Editions de l'Aire, Lausanne, 1980.]

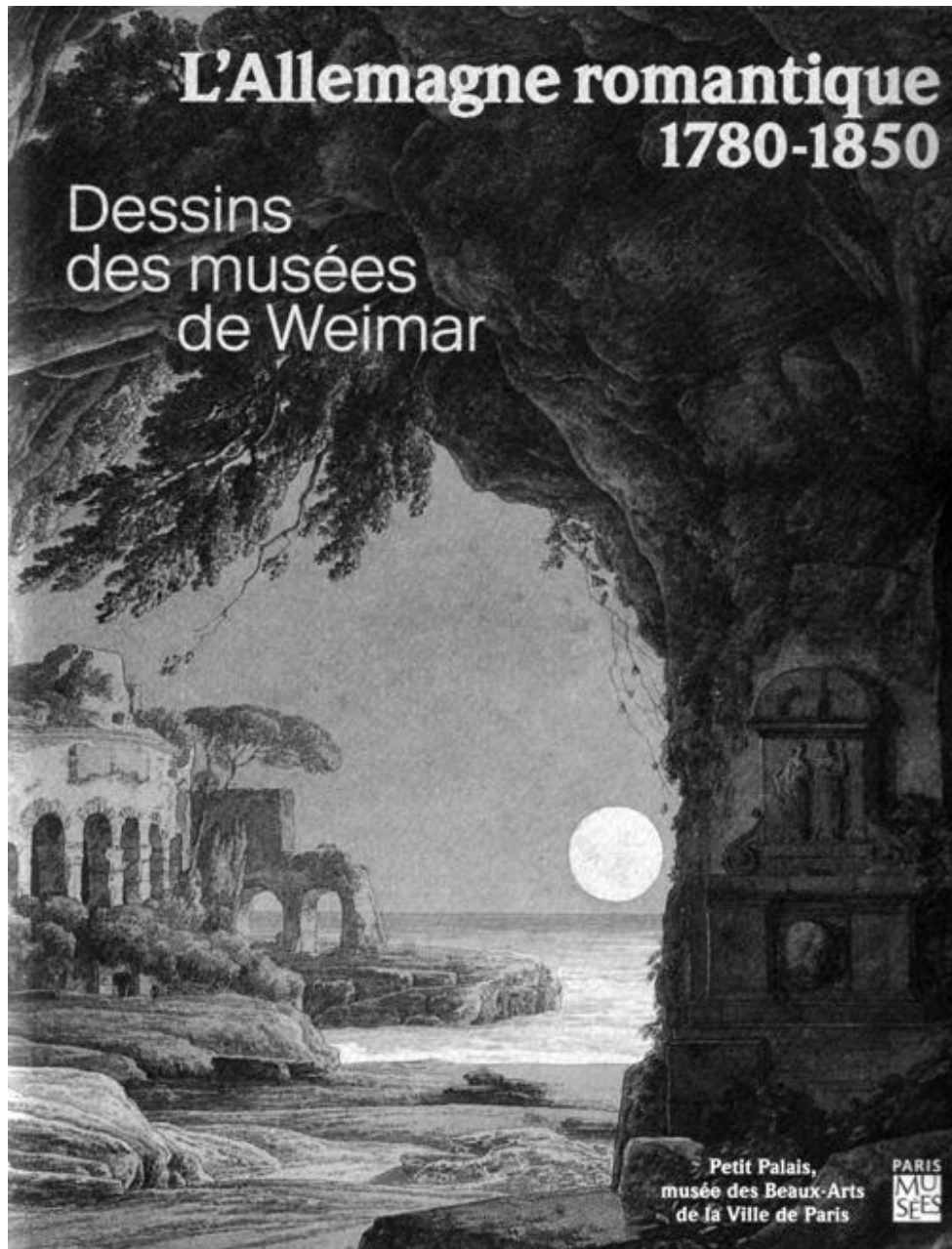
vraisemblance, en une extase illuminatrice suivie d'un mariage symbolique avec la terre maternelle, dont les hommes de cette époque se sentaient douloureusement séparés, comme l'enfant l'est de la mère après la rupture du cordon ombilical. Leur vœu était de rentrer dans ce sein universel dont ils se sentaient isolés par l'individuation. L'extatisme, puis l'érotisme fournissaient les deux éléments du rite initiateur.

Ici, M. Ziegler croit retrouver, avec satisfaction, ces deux mouvements essentiels de la pratique religieuse que nous l'avons vu souligner dans la mystique allemande d'Eckhart en particulier et qu'ailleurs il a commentés longuement comme destinés à fournir l'instrument des futures créations religieuses de l'Allemagne classique-romantique : Schiller ayant donné les lois esthétiques du mouvement de concentration (ou d'alliance préalable avec la divinité). Hegel ayant fourni les lois dialectiques du mouvement d'expansion conquérante qui doit venir ensuite. Dans les mystères de Samothrace, l'effort initial vers l'Extase (en grec sortie de soi) signifie que l'initié ou le « myste » cherche à briser l'anachorétique prison du Moi pour reprendre contact avec ses origines métaphysiques. Puis, par le rite du mariage sacré, ce myste tend à pénétrer dans la série rythmique des phénomènes créateurs dont la "Terre- maternelle lui paraît le démiurge, afin de déployer ensuite un pouvoir désormais renouvelé à sa source. Avec une perspicacité inouïe, Schelling, le philosophe typique du romantisme allemand, reconnu ainsi pour caractère essentiel du mystère le plus primitif dont il nous soit resté quelque souvenir sur le sol européen, ces deux mouvements mystiques, l'un de recueillement qui fortifie, l'autre d'expansion qui conquiert.

Je viens de dire que M. Ziegler les a étudiés longuement l'un et l'autre dans son *Saint Empire* comme caractéristiques, essentiellement, de la doctrine classique romantique allemande à l'aurore du XIX^e : doctrine que l'Allemagne, a plus que jamais pour mission de mettre en œuvre et au « service » du monde. Voici une très brève indication sur ce processus mystique. Par un premier effort, le Moi opère peu à peu la suppression (*Aufhebung*) des actes ou fonctions par lesquels l'individu organique s'est formé dynamiquement lui-même ; il se recouche (*rückbettet*) pour ainsi dire dans sa puissance latente (*Latenz-Potenz*) de création, puissance anémiée par l'usage peu actif qu'il en fait d'ordinaire ; ainsi se trouve abaissé le seuil de la conscience, ce qui permet un afflux renouvelé vers le Moi, de la vitalité originelle. Après quoi, par un effort d'autre sorte, le Moi se posera (*Setzung*) de nouveau hors de lui-même, s'élèvera par degrés dialectiques, en spirale, à travers les résistances extérieures, et se haussera finalement de la sorte à la

participation active des puissances totalitaires du monde. Telle est la moderne et future mystique du. classique-romantique allemand, prêt à offrir une religion nouvelle au monde.

[A suivre]



Catalogue de l'exposition L'Allemagne Romantique. Dessins de Weimar, présentée au Petit Palais (22 mai-1^{er} septembre 2019).

NOVALIS 2008 - Réception de Novalis en France

- 1 : Teodor de Wyzewa, « Le poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, Paris, 1^{er} novembre 1900.
- 2 : Comte de Montalembert, « Novalis », *Mélanges d'art et de littérature*, Paris, 1831.
- 3 : Henri Albert, « Novalis », *Mercure de France*, t. XVI, 1895.
- 4 : Eugène Lerminier, *Extrait d'au-delà du Rhin*, Bruxelles, 1835.
- 5 : « La Fleur bleue de Novalis », *Le Magasin pittoresque*, 1857.
- 6 : [Xavier Marmier], « Frédéric de Hardenberg, dit Novalis », *Nouvelle Revue Germanique*, 1831.
- 7 : Saint René-Taillandier, « Novalis », *Dictionnaire des Sciences philosophiques*, Hachette, 1849.
- 8 : Louis Lebrun, « Un Allemand d'il y a cent ans », *La Nouvelle Revue*, novembre-décembre 1886.
- 9 : [Xavier Marmier], « Henri d'Ofterdingen », *Nouvelle Revue Germanique*, 1832.
- 10 : Xavier Marmier, « Novalis (Frédéric de Hardenberg) », *Nouvelle Revue Germanique*, 1833.
- 11 : Saint René-Taillandier, « Novalis », *Académie des Sciences et des Lettres de Montpellier*, Mémoires de la Section des Lettres, 1847.
- 12 : Saint-Marc Girardin, *Œuvres de Novalis*, publiées par Louis Tieck et Frédéric Schlegel, *Journal des Débats*, 19 septembre 1831.
- 13 : Paul Morisse, « Hymnes à la Nuit », *La Nouvelle Revue*, tome V, 1908.
- 14 : Henri Delacroix, « Novalis. La formation de l'idéalisme magique », *Revue de Métaphysique et de Morale*, Paris, 1903.
- 15 : Oswald Hesnard, « Un romantique allemand. Novalis », *Revue de l'Anjou*, tome 49, Angers, 1904.
- 16 : Michel Nicolas, « Novalis », *La Gironde, Revue de Bordeaux*, 1836.
- 17 : Victor de Mars, « Novalis », *Revue de Paris*, 1841.
- 18 Baron Ferdinand Eckstein, « Œuvres de Novalis », *Le Catholique*, 1828.
- 19 : Téodor de Wyzewa, « L'aventure amoureuse du poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, tome 4, 1911.
- 20 : Louis de Ronchaud, « A Novalis », *Les Heures*, Paris, 1844.
- 21 : Maurice Pujo, « Premiers essais sur la philosophie de Novalis », *Le Règne de la grâce*, Paris, 1894.
- 22 : Henri Albert, « Le Conte de Jacinthe et de Feuille-de-Rose », *L'Idée libre*, Bruxelles, 1893.
- 23 : Henri Lichtenberger, « Les sources de la pensée de Novalis », *Revue germanique*, 1911.
- 24 : Georg Lukacs, « Novalis et la philosophie romantique de la vie », 1907.
- 25 : Henri Blaze de Bury, « Novalis », « Les écrivains modernes de l'Allemagne », Paris, 1868.
- 26 : Émile Spenlé, « Schiller et Novalis », *Revue Germanique*, 1905.
- 27 : Tancrede de Visan, « Novalis et le romantisme allemand », *Revue bleue*, 1909.
- 28 : Henri Lichtenberger, « La religion de Novalis », *Revue de l'enseignement des langues vivantes*, 1911.
- 29 : Richard-Otto Spazier, « Novalis et les romantiques allemands », *La Nouvelle Minerve*, 1^{er} octobre 1837.

SOMMAIRE

Documents littéraires et témoignages

- René Lauret, « Théophile Gautier et les romantiques allemands », *L'Alsace française*, 11 juin 1927.
- *La Wartbourg* (suite et fin), par la comtesse Ida de Hahn-Hahn, *Revue germanique*, novembre 1936.
- Ernest Seillière, « Le romantisme allemand d'après guerre dans l'œuvre de Leopold Ziegler » (suite), *Revue germanique*, 1905.

NOVALIS 2008

- Réception de Novalis en France : Nouveau catalogue 2008-18.



Cette *Lettre bimestrielle* est une publication du site *D'Orient et d'Occident*

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : jm@moncelon.fr

Tous droits réservés

2006-2019